

**CINÉMA(/CINEMA,58) + MUSIQUE(/MUSIQUE,59) + LIVRES(/LIVRES,60)**  
**+ SCÈNES(/THEATRE,28) + ARTS(/ARTS,99964)**  
**+ IMAGES(/IMAGES,100296) + LIFESTYLE(/VOUS,15)**  
**+ MODE(/MODE,99924)**  
**+ BEAUTÉ(HTTPS://WWW.LIBERATION.FR/BEAUTE,100215)**  
**+ FOOD(/FOOD,100293)**

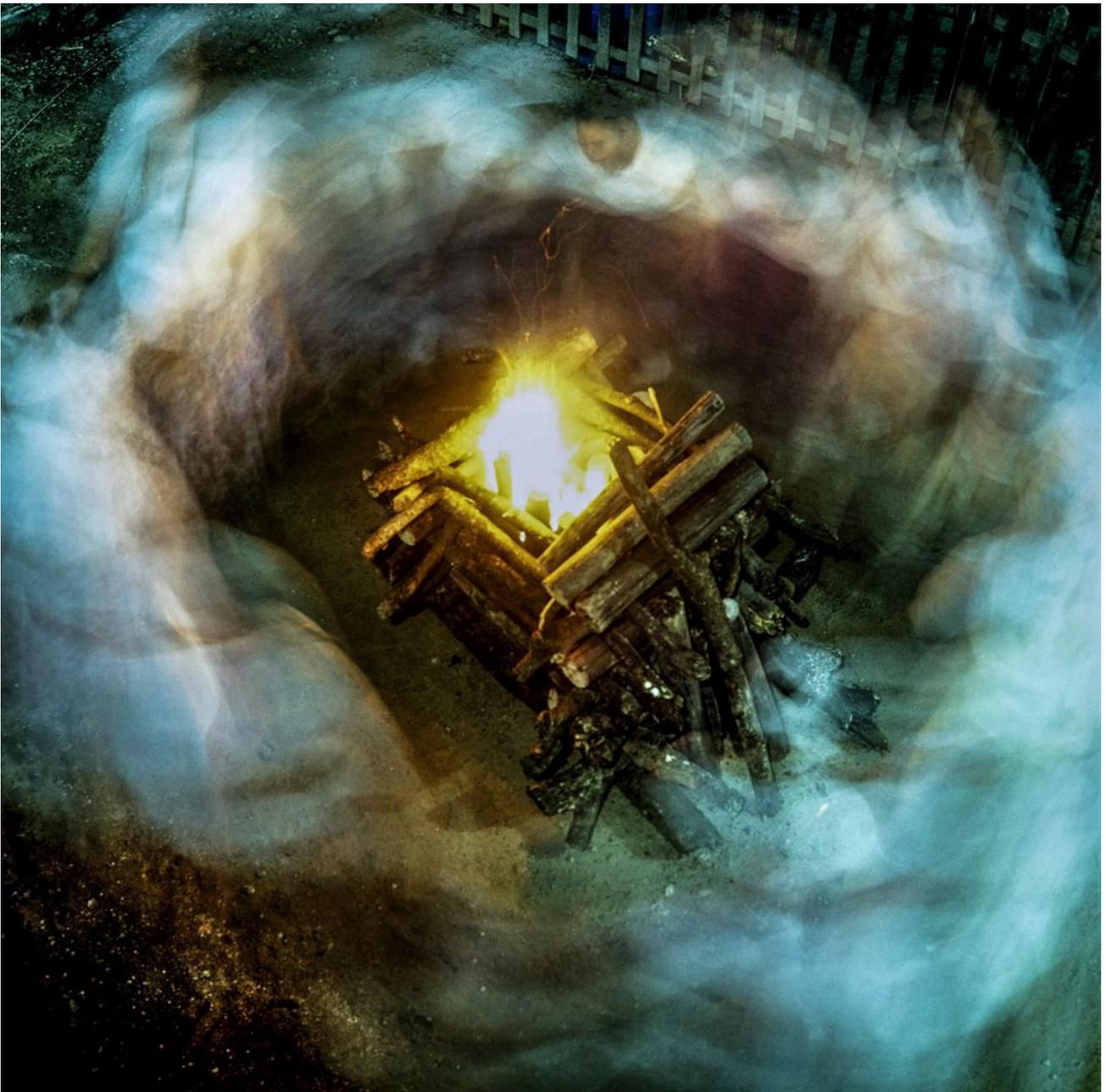
SCÈNE ABONNÉS

# CANDOMBLÉ : EMBRASEZ-VOUS

Par Jacques Denis (<https://www.liberation.fr/auteur/4149-jacques-denis>)

— 1 février 2021 à 17:06

Cette religion afro-brésilienne, symbole de révolte contre le colonialisme et rite extatique permettant de renouer avec les ancêtres, est une source vive d'inspiration pour les chorégraphes.



Des adeptes du candomblé autour d'un feu, à Rio, en 2014. Photo Zack Canepari/Panos-REA

Des heures que cela dure, des chants en contrechamp, des rythmiques incessantes, des trompes enivrantes, des offrandes, des pauses aussi, tout un cérémonial qui suit un protocole pour convoquer les ancêtres, invoquer leurs esprits. Et puis d'un coup, un corps qui s'agite, d'autres vont bientôt suivre comme si un fluide traversait l'assistance tandis que se forme un cercle autour du maître de cérémonie qui ne cesse de tourner, s'arrêtant parfois pour serrer fort, très fort, une personne dans ses bras. Une femme entre dans la ronde, pieds qui tournoient, hanches qui ondulent et bassin qui se désarticule, épaules qui frétilent, et ainsi de suite. Et bientôt c'est tout un groupe qui fait masse, compacte, autour du «Babalao», le guide spirituel.

Aucun mot ne parviendra tout à fait à décrire ce qu'est le *candomblé*, un rite tout à la fois hors du temps et pleinement dans l'instant présent, une vision du monde dont la circulaire complexité ne peut se satisfaire des explications binaires, échappant aux grilles de lecture de la raison bien trop carrée. Dans cette ronde, il s'agit de tourner dans le sens inverse des aiguilles d'une montre comme pour prendre le temps à rebours et aller vers les ancêtres, qui se manifestent en incorporant le corps littéralement possédé... Car cette religion afro-brésilienne forte de plusieurs millions d'adeptes rappelle, à travers un vaste panthéon de divinités - les orishas -, que les populations déportées n'ont rien oublié en traversant à fond de cale l'Atlantique.

### «Face à l'intolérance»

Le candomblé conserve en son sein des secrets que nul non-initié ne peut dévoiler. Pour s'en approcher, il faut en passer de facto par le *terreiro*, ce lieu dont le nom dit l'importance de la terre, territoire où se déroulent les offices, terreau de communion entre ceux qui, à travers la musique et la danse, accèdent au monde de la spiritualité. Le candomblé ne signifie-t-il pas en bantou «le lieu de la danse avec tambours» ? Diplômée de l'Ecole de danse de l'université fédérale de Bahia - l'Etat qui, pour avoir été un grand port esclavagiste, constitue la matrice du candomblé -, la chorégraphe-performatrice afro-brésilienne Ana Pi sait ce qu'elle doit à cette «*philosophie religieuse de résistance qui fait face à l'intolérance et au racisme*». Elle a ainsi développé une recherche baptisée «*corps ancré ; danses périphériques, gestes sacrés*», qui établit une connexion objective entre danses urbaines et les formes ritualisées de la diaspora africaine. Adeptes de la «*Nação Angola*», la plus ancienne des nations qui utilise encore des mots de kikongo, elle estime que le candomblé, ferment d'une communauté, est à la racine de nombre de danses populaires au Brésil : «*La plupart des premiers sambistes faisaient partie des terreiros, et nombre d'actuels danseurs de rue sont liés au candomblé.*»

Entre ces deux sphères d'une même communauté, les parentés sont évidentes : ce chaloupé qu'on nomme «groove», la notion de cercle, la communication symbolique via les bras et les mains, ce déséquilibre d'un corps qui jamais ne rompt... Quant à l'état de transe, Ana Pi se fait plus précise : «*Nous ne croyons pas dans un abandon spirituel, mais plutôt en une connexion lorsque nous sommes dans des états de prière. Tout notre être est alors habité. Le corps est entier, intuitif, mental, sexuel, le corps est la mémoire de tous les êtres qui ont été là, dans la lignée biologique comme spirituelle.*» Voilà pourquoi le candomblé, sujet désormais d'études de jeunes chorégraphes, ne peut être

qu'une source d'inspiration et non la duplication d'une formule, copiée-collée sans l'autorisation requise du *pai* ou de la *mae de santo* (le «père» et la «mère des saints»), plus haute fonction dans cette religion hiérarchisée.



Photo Zack Canepari/Panos-REA

*«Dans le candomblé, il faut donner son corps à un engagement collectif et ancestral, et il est difficile d'en comprendre toute la portée pour les non-initiés. C'est très bien ainsi car ce n'est pas une discipline académique, où il suffit d'apprendre. Chaque personne a son rôle, son travail, ses divinités à honorer, son chemin à traverser»*, reprend la Brésilienne. Au micro de la RTS en 2018, l'ethnomusicologue Laurent Aubert relativisait ces propos en se souvenant d'un spectacle lié au candomblé, vu en Europe dans les années 90 : *«Les danseuses simulaient le rituel, qui est en soi intransportable et immontrable sur scène. Pourtant, j'ai senti un certain émoi après une représentation à Genève parce qu'elles étaient entrées en possession par leur orisha. Ce qui montre qu'il y a une transe en danse, se manifestant hors du contexte indispensable.»* Pour avoir souvent interrogé la translation des pratiques communautaires sur scène, ce précieux chercheur ne peut être taxé de doux délire.

Entre l'espace du rituel et celui de la représentation, certains chorégraphes cherchent depuis quelques années à établir des ponts. A commencer par les Brésiliens eux-mêmes qui ont travaillé autour des divinités : Monica Aduni a ainsi réalisé une pièce autour d'Oxum, Isabela Souza a mené des performances

vidéo-danse autour de Yemanjá, Djalma Moura de la compagnie Núcleo Ajeum basée à São Paulo s'y est intéressé... Selon Fernando Ferraz, historien de la danse afro-brésilienne, professeur à l'université fédérale de Bahia, «*cette démarche entre danse contemporaine et rituels afro-brésiliens n'est pas neuve*», tout en insistant sur le fait qu'il est très difficile pour ces artistes «*indépendants*» de donner une continuité à des projets de création pour des raisons économiques et structurelles.

### «Fluides et énergie»

Parmi les rares exemples qui ont pu traverser l'océan, plusieurs pièces de Marcelo Evelin puisent dans cet imaginaire, et le récent *Gira* de Grupo Corpo faisait clairement référence au candomblé en s'appuyant sur la synchrétique musique du trio Meta Meta. «*Le chorégraphe Pederneiras est parti avec son équipe dans des terreiros pour solliciter certaines autorisations. Un geste digne d'attention !*» insiste Ana Pi. Voici plus de dix ans déjà, une création du Français Philippe Jamet avait, elle, fait controverse : un geste d'«*appropriation culturelle*», selon une partie de la presse brésilienne. Ana Pi, de son côté, estime que chercher à «*visualiser dans son corps la circulation des fluides et de l'énergie*», chercher à voir «*comment tout cela peut devenir des gestes visibles et formels ne constitue pas une trahison, juste une inspiration*». De toute façon, «*la danse contemporaine, de par son histoire, n'est pour le moment pas prête à accueillir le candomblé dans toute sa complexité*».

En 2014, la danseuse de formation classique Fanny Vignals a signé un duo avec Ana Pi. Multipliant depuis vingt ans les allers et retours au Brésil, notamment pour pratiquer sur les terreiros, elle se dit fascinée, de son côté, par le mélange d'«*extrême précision*» et par «*la grande délicatesse des mouvements de coordination, très complexes*», tout autant que par «*les effets de réaction dissociés et associés, animés par un flux*». Ce dont témoigne sa dernière chorégraphie *Infínun·e*, qu'elle vient tout juste de boucler. Soit un duo avec batteur en l'honneur d'Exu, fondamentale divinité longtemps diabolisée par les colons, le symbole des croisements, l'unique et le multiple, cette part de l'impalpable sans qui rien n'advient. «*Dans cette pièce, je travaille ma place dans cette culture qui n'est pas la mienne, comment on s'y déplace.*»



Photo Zack Canepari/Panos-REA

La chorégraphe poursuit également un travail transdisciplinaire (avec un vidéaste, une analyste des mouvements, une anthropologue de la danse) en lien avec le Centre national de la danse de Pantin, la Bouche du monde, qui tente notamment de répertorier l'immense catalogue des danses liées au candomblé. Un inventaire, forcément parcellaire vu la matière, qui nourrit énormément son imaginaire chorégraphique : *«Les outils de la danse contemporaine m'ont aidé à appréhender les gestuelles du candomblé, mais ensuite il y a une nécessité de grande improvisation, de se laisser prendre.»* La souplesse et le lâcher-prise sont essentiels pour parvenir à ressentir ce que les grilles d'analyse ne peuvent saisir.

Le vidéaste qui a suivi son projet, pour un documentaire en cours de montage, est par ailleurs directeur des développements et projets au à la MC2 de Grenoble. Passionné par les points de convergence entre ce que certains nomment «transe» et des phénomènes profanes comme l'expérience des boîtes de nuit, par exemple, Maxime Fleuriot a lui aussi assisté à certaines cérémonies et *«observé des personnes qui dansaient dans des endroits très exigus à une vitesse folle sans jamais se cogner, se souvient-il. L'expérience, on peut tous la vivre, simplement la question de la croyance et de l'appartenance à une communauté change le commentaire.»* C'est cet endroit, une ligne de partage qui sépare ceux pour qui le temps s'étire selon des courbes et les tenants de la verticale pensée, qu'il s'agit de combler si l'on veut accéder à la spiritualité du candomblé. Le phénoménal lieu (théâtre ?) de bien d'autres imaginaires, à mille lieues de tout académisme spectaculaire.

Jacques Denis (<https://www.liberation.fr/auteur/4149-jacques-denis>)